Dianne LAWRENCE, *Genteel Women: Empire and Domestic Material Culture, 1840-1910*

Manchester, Manchester University Press, 2012, 262 p.

Rebecca Rogers

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12210>

DOI : 10.4000/clio.12210

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2014

Pagination : 287-290

ISBN : 978-2-7011-9045-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Rebecca Rogers, « Dianne LAWRENCE, *Genteel Women: Empire and Domestic Material Culture, 1840-1910* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 40 | 2014, mis en ligne le 15 janvier 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12210> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12210>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Dianne LAWRENCE, *Genteel Women: Empire and Domestic Material Culture, 1840-1910*

Manchester, Manchester University Press, 2012, 262 p.

Rebecca Rogers

RÉFÉRENCE

Dianne LAWRENCE, *Genteel Women: Empire and Domestic Material Culture, 1840-1910*, Manchester, Manchester University Press, 2012, 262 p.

- 1 Publié dans la série « Studies in Imperialism », le livre de Dianne Lawrence place la culture matérielle au cœur du questionnement qu'elle poursuit sur la vie des femmes britanniques dans des colonies aussi différentes que l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Cap, l'Inde ou l'Afrique de l'Ouest. Elle s'intéresse au rôle que jouent les vêtements, les espaces de réception, le jardin et la nourriture dans la fabrication des « *genteel women* » – des femmes « comme il faut ». L'expérience de la vie impériale est abordée par ce système de valeurs, si britannique, de « gentility », plutôt que par le triptyque plus habituel de classe, race et genre. L'auteure offre une définition en deux parties du mot : l'individu comme il faut se considère au-dessus des autres et tout dans son comportement doit faire ressortir cette supériorité qui a une dimension morale importante. Deuxièmement, ce sentiment de supériorité, fortement intériorisé, est de nature performative : « la *gentility* [...] s'exprim[e] à travers des modes de comportement en rapport avec des moyens matériels » (p. 3). En analysant les stratégies de distinction mises en œuvre, Dianne Lawrence revendique les apports théoriques de Bourdieu. Mais elle insiste aussi sur les approches venues des théoriciens de la culture matérielle comme D. Miller pour qui le sens des objets change en fonction des contextes géographiques et historiques. Pour l'auteure, l'importance de la distinction en situation coloniale pèse plus lourdement sur les femmes qu'en

métropole ; ainsi, ce sont elles qui établissent une esthétique culturelle qui marque, matériellement, leur environnement physique.

- 2 L'analyse s'appuie sur une vaste collecte de sources, en Australie, en Tasmanie et en Grande-Bretagne pour la plupart : correspondances familiales, journaux intimes, revues et périodiques, annuaires de commerce, photographies, albums de peinture ainsi que les objets conservés dans des musées ou des collections d'archives historiques. Trente-neuf illustrations donnent à voir les objets dont il est question dans les quatre chapitres du livre. Sont ainsi matérialisés des cartes de visite où des femmes se présentent en tenue élégante, des salons en Inde ou au Queensland, du papier peint et des frises provenant de Tasmanie, un jardin à Wellington en Nouvelle Zélande, ou encore des peintures à l'eau du journal intime d'une certaine Eva Gray installée dans le North Queensland. La richesse iconographique fait écho à celle des sources écrites qui révèlent l'important travail d'écriture de ces dames éloignées de leur mère patrie. Outre les correspondances publiées dans l'ouvrage édité par D. Coleman¹, Dianne Lawrence exploite à bon escient un grand nombre de récits, comme celui, exceptionnellement riche, de C. Larymore, *A Resident's Wife in Nigeria* (1911).
- 3 En se concentrant sur le vêtement, les jardins, les salons et la nourriture, Dianne Lawrence porte son regard sur des objets qui sont pour les contemporains les éléments déterminants dans la constitution de la femme distinguée. Le vêtement en particulier fait l'objet d'une longue analyse comme étant l'expression la plus intime du soi. En même temps, il exprime les différenciations de statut social et racial qui structurent les sociétés impériales. Si l'auteure s'intéresse au paraître, elle met surtout en avant les efforts déployés pour « bien » s'habiller dans des climats très différents de la Grande-Bretagne avec ses ressources variées en termes de magasins et de textiles. Ainsi, les femmes étudiées montrent beaucoup d'ingéniosité pour recycler et arranger leurs habits, participant dans certains endroits à un commerce du vêtement d'occasion inimaginable en métropole. Elles adaptent aussi les textiles en fonction des disponibilités et se réfèrent à des périodiques comme la *Englishwoman's Domestic Magazine* qui ne tarit pas de conseils pour la femme distinguée aux colonies. Derrière cette analyse du vêtement – son apparence, sa fabrication, son entretien et les moyens de se le procurer –, on voit bien le parti-pris théorique qui est de considérer les choix vestimentaires comme une forme de performance et ainsi de traiter ces choix comme des stratégies de la part de ces femmes, pour qui le paraître revêt une forte dose de subjectivité. La matérialité de l'objet lui-même est cependant toujours rappelée : l'habit est doté d'une forme de capacité d'agir, relevée dans les sources de première main.
- 4 Les chapitres suivants poursuivent cette interrogation sur les ressorts matériels de la distinction féminine. Celui portant sur les espaces publics de la maison coloniale – salon, parloir et véranda, en particulier – met en scène les artefacts domestiques d'un champ peu identifié en France : l'histoire des foyers coloniaux (*colonial home histories*). À travers l'étude des manières de recouvrir le sol, les murs et les plafonds, D. Lawrence cherche à montrer le travail de la distinction, y compris dans le choix des meubles, pour « mater la sauvagerie » du milieu environnant, comme l'écrit une correspondante à Accra en 1909. Le travail spécifique des femmes « comme il faut » se voit dans ces intérieurs par la présence d'un piano, souvent mal accordé, et surtout par des travaux de broderie ou des arrangements floraux. Si l'attention de l'auteure porte sur le choix des matériaux et l'arrangement des espaces, il est bien évident que tout ceci s'intègre

dans une économie marchande qui relie l'aménagement du « home » colonial à une économie impériale bien plus vaste.

- 5 Le lien tissé par les objets entre l'intérieur et l'extérieur est analysé dans les deux derniers chapitres, qui traitent d'une part des fleurs et du jardinage, et d'autre part de la nourriture et de sa gestion. La distinction entre le jardin de devant, destiné à être vu, et le potager de l'arrière (le *kitchen garden*) révèle l'une des tensions sous-jacentes à la vie de ces femmes d'apparence oisive. Si le jardin permet aux femmes de s'exprimer et d'affirmer leur maîtrise sur l'environnement naturel, en écho à la mission civilisatrice envers les peuples autochtones, il constitue un véritable travail, raconté comme tel dans des récits où les employés jardiniers apparaissent peu. De même, le travail de la nourriture, même quand il est assuré par d'autres, oblige les femmes à s'approprier de nouvelles manières de s'exprimer et de nouveaux mets ; l'auteure décrit par exemple les menus réalisés par les femmes, souvent emportés par les invités.
- 6 Même si le style pédagogique de l'auteure ne brille pas par son élégance, celui-ci a l'avantage de bien préciser les débats historiographiques en insistant sur la manière dont son approche change, nuance ou complète l'état de la recherche. Les citations qui émaillent les différents titres et sous-titres du livre – par exemple, dans le chapitre 4, « No-one can over-estimate the pleasure of tending flowers': tasteful gardening and growing attachment » – et le choix des illustrations attestent une sensibilité aux langages déployés par les femmes qui convainquent dans l'ensemble. Ceci n'empêche pas cependant une certaine frustration à la fin. En se centrant si exclusivement sur le travail des femmes pour être comme il faut, on perd souvent de vue leur ancrage social et familial. Où sont les hommes qui donnent leur statut à ces femmes ? Existe-t-il des tensions entre eux, autour des éléments de culture matérielle dont il est question ? Quelle place est accordée à la maternité et aux enfants dans ces sociétés coloniales ? Restituer de manière plus complète l'environnement familial de ces femmes aurait permis de mieux asseoir l'un des arguments, affirmé mais pas toujours bien démontré, selon lequel la performance « distinctive » de ces femmes était essentielle à l'engendrement de l'ordre social. Au moment où l'on traduit en français le livre classique de Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes* (La Dispute, 2014), on aimerait mieux voir comment les choses du domestique (qui est un espace mixte) procèdent plus largement aux ordonnancements et aux classifications de la société, y compris au sein des sociétés autochtones. Malgré tout, le livre de Dianne Lawrence balaie un premier champ qui en stimulera d'autres, nous permettant de mieux comprendre le sens de ces choses de la vie quotidienne en situation coloniale.

NOTES

1. D. Coleman, *Women Writing Home 1700-1920: Female Correspondence Across the British Empire*, London, Pickering & Chatto, 2006.

AUTEURS

REBECCA ROGERS

Université Paris Descartes / UMR 8070 CERLIS